

La famille et le monde des choses Culture matérielle domestique dans la Toscane d'aujourd'hui



Matteo Aria
Université de Rome La Sapienza
Fabio Dei
Université de Pise

RÉSUMÉ

L'article questionne les résultats d'une enquête menée sur la culture matérielle domestique de familles de plusieurs villes toscanes. L'article traite du rapport entre les personnes et les choses, du rôle des objets dans la construction des relations de lignée et d'alliance, de leur conservation en tant que formes de mémoire culturelle. Il discute aussi la question de la permanence d'un écart très net entre goût « bourgeois » et goût « populaire ». L'article s'efforce de montrer les processus de « densification » qui investissent les objets ordinaires de la vie quotidienne, bien au-delà de la portée aliénante que leur attribuent les théories classiques de la consommation.

Mots-clés : Culture matérielle. Objets ordinaires. Mémoire culturelle. Culture populaire. Italie

Matteo Aria
Università degli Studi di Roma La Sapienza
Piazzale Aldo Moro 5
00185 Roma
Italie
matteo.aria@uniroma1.it

Fabio Dei
Università di Pisa
Dipartimento di Civiltà e Forme del sapere
Via Pasquale Paoli, 15
56026 Pisa
Italie
fabio.dei@unipi.it

Depuis plusieurs années nous effectuons un travail de documentation audio-visuelle sur la culture matérielle domestique, à savoir sur les espaces, l'ameublement, les objets que l'on peut trouver dans plusieurs maisons de quelques villes toscanes : nous avons jusqu'à présent documenté environ 60 logements urbains. La méthode consiste en l'enregistrement vidéo de visites d'appartements, guidées par un ou plusieurs de leurs habitants, suivies d'entretiens semi-structurés avec ces derniers.

■ Visites vidéos familiales : enquête sur la culture matérielle domestique

Cette recherche, toujours en cours, s'est au départ concentrée sur des familles de classe moyenne à capital culturel élevé ; elle s'est par la suite étendue à des familles d'origine populaire, à de jeunes couples et à des étudiants originaires d'autres régions logeant provisoirement sur place. Ces variations ne correspondaient

à aucune exigence d'échantillonnage, elles ne supposaient pas non plus un classement typologique précis (qui se serait d'ailleurs révélé assez ardu dans la mesure où il aurait dû prendre en compte des critères aussi différents que la tranche d'âge, le capital économique, le capital culturel, la ville et la campagne, le centre ville et la banlieue, les origines géographiques et bien d'autres facteurs). Ce qui nous intéressait davantage, c'était d'analyser différents angles de vue de l'expérience sociale, afin de mieux comprendre les rapports aux objets, leur capacité à signifier et à agir dans notre vie quotidienne. Nous nous sommes en effet donné pour objectif de décrire et non de généraliser. Notre conviction de départ est que la culture matérielle domestique – comme l'affirme Mary Douglas au sujet des biens de consommation – représente un domaine “*needed for making visible and stable the categories of culture*”, “*the very arena in which culture is fought over and licked into shape*” [Douglas and Isherwood 1979 : 37-38].

L'arrière-plan théorique de cette recherche est constitué essentiellement par les travaux sur la culture

L'enquête

De nombreux étudiants de niveau avancé ou de fin d'études ont été impliqués dans cette recherche ; les familles ont été contactées grâce aux réseaux relationnels des chercheurs eux-mêmes, ce qui a permis d'entrer dans les maisons de façon informelle, en présentant les tournages vidéo non pas comme des intrusions dans la vie privée mais comme des occasions conviviales de visite et de rencontre. Les finalités du projet ont par ailleurs été partagées avec les familles, ce qui a eu pour effet d'instaurer une « rencontre ethnographique » axée sur une relation paritaire et collaborative. C'est pourquoi notre mode d'utilisation de la vidéo diffère passablement d'autres travaux ethnographiques récents portant sur des familles et des habitations, tels que ceux de l'équipe américaine coordonnée par Elinor Ochs ou du groupe italien dirigé par Clotilde Pontecorvo. Ces travaux adoptent respectivement une approche soit ethnographique [Arnold, Graesch, Ragazzini *et al.*, 2012] soit d'ethnographie de la conversation [Giorgi e Pontecorvo,

2009] ; tous deux s'appuient sur des protocoles d'observation plus formalisés, en privilégiant l'enregistrement et l'analyse de courts extraits d'interactions communicatives entre les membres de la famille.

Cet article ne présente que quelques « cas » tirés de la première phase de la recherche, menée entre 2008 et 2009 et concernant les villes de Lucques, Carrare, Livourne¹. On remarquera que les « cas » présentés ici se réfèrent presque exclusivement à des interlocuteurs féminins. En effet, les femmes ont largement prévalu dans la première phase de la recherche, concentrée sur des enseignants du secondaire, profession encore largement féminine en Italie. Plus généralement, ce sont les femmes, plus que leur mari ou compagnon, qui ont servi de guides à la visite, confirmant ainsi une primauté du féminin dans les décisions concernant l'ameublement, l'aménagement et la gestion de la maison. Pour plus de détails sur la méthodologie, nous renvoyons à nos travaux [Dei, 2009 ; Aria, 2012].

matérielle focalisés sur les phénomènes de consommation et sur les objets produits en série par l'industrie. Ces objets, qui peuplent en grande partie le « monde vécu » contemporain, ne figuraient pas parmi les intérêts premiers de l'anthropologie de la matérialité la plus classique : tout au plus étaient-ils questionnés dans des perspectives sémiologiques ou marxistes, pour démasquer leur nature aliénée et leur fonction aliénante, comme dans les ouvrages de Baudrillard. Toutefois, au cours de ces dernières décennies, certaines approches ont tenté des analyses de type ethnographique et d'« en bas » des objets de consommation ordinaire et produits en série [Miller, 1987; Bromberger et Segalen, 1996 ; Warnier, 1999]. Des notions telles que « vie sociale des choses » et « biographie culturelle des objets » [Appadurai, 1986 ; Kopytoff, 1986] ont montré de quelle façon les biens marchands se « singularisent » dès lors qu'ils entrent dans des univers particuliers de la vie quotidienne, en assumant des significations changeantes qu'il faut analyser au cas par cas. On peut donc considérer ces objets peuplant les maisons, pas seulement comme les véhicules sournois de la logique du capital et du marché : ils constituent aussi la matière première à partir de laquelle se façonnent les identités personnelles et les relations au sein et en dehors de la famille.

Bien plus, ces approches suggèrent de considérer les choses comme dotées d'une personnalité, d'une efficacité, d'une vie sociale et d'une biographie culturelle [Appadurai, 1986 ; Kopytoff, 1986] marquée par des

phases et des significations différentes, qui ne sont pas nécessairement établies à l'avance en phase de production. C'est dans le cadre de ces réflexions que se sont intensifiés les questionnements sur les processus qui tendent régulièrement à limiter la juridiction des marchandises (conçues comme biens aliénables impersonnels) à travers des phénomènes plus ou moins temporaires d'appropriation [Carrier, 1995 : 110], d'individualisation, de singularisation. Il s'agit là d'un cadre théorique qui permet de relier entre eux certains domaines de l'anthropologie classique traditionnellement séparés les uns des autres – du moins en Italie : non seulement la culture matérielle, mais aussi l'anthropologie économique, la recherche sur le « populaire » (ou sur les rapports entre l'hégémonique et le subalterne) et les analyses des formes changeantes de la mémoire culturelle.

■ Choses et personnes

Ce qui frappe dans les maisons visitées, c'est la grande quantité de choses qui les habitent, ce sont les objets ordinaires qui parlent d'histoires uniques, chacune à sa manière, débordants de liens, d'émotions, de souvenirs, de voyages et de significations intenses. Nous avons pénétré dans des espaces domestiques marqués par l'amour pour les choses, collectionnées avec soin et avec recherche : des choses reçues en cadeau,

en dot, en héritage, ou encore recyclées ou achetées puis personnalisées de diverses manières. Dans certains cas, ces biens conservent une valeur marchande élevée (les tableaux de maître, l'argenterie, les meubles anciens), mais le plus souvent ils la perdent (ou bien en sont complètement dépourvus), pour s'enrichir au contraire d'intenses qualités affectives et symboliques. Assistants silencieux des moments de détresse [Miller, 2008], les objets de la maison condensent et mettent en évidence relations, lignées et alliances, revendications et obligations : ils permettent à la fois de maintenir en vie un rapport avec les ancêtres en se transmettant au sein d'un groupe familial ou social, et d'élaborer des formes précises de production de mémoire culturelle [Dei, 2009]. Nos recherches sur les habitations toscanes nous ont donc amenés à mieux cerner la façon dont est imaginée la continuité de la famille à travers les générations par le biais de la culture matérielle, et aussi à identifier les différents régimes de valeur dont relèvent ces objets, qui ne dépendent pas des seuls critères de fonctionnalité et d'utilité.

Dans l'ensemble, nous avons eu affaire à une accumulation d'objets, parfois sobrement rangés, d'autres fois désordonnés et débordants, témoin d'un « être au monde », d'un ancrage et d'une impulsion à marquer d'une empreinte indélébile des lieux qui resteraient anonymes et impersonnels et qui sont ainsi apprivoisés, rendus uniques, miroirs du soi ou du nous partagé en famille. Des buffets et des meubles-vitrine comme des étagères, des tiroirs et des armoires, débordent de véritables cosmographies des rapports sociaux de la famille. Cosmographies dans lesquelles, selon Miller [2008], il existe un lien étroit entre le soin accordé aux choses et celui accordé aux personnes, entre la présence d'objets et la quantité et l'intensité des relations. Nous en avons fait l'expérience en écoutant, entre autres, les récits de Mirella, ménagère de près de 80 ans vivant seule dans un appartement de la banlieue de Pise. Veuve depuis quelques années, la maîtresse de maison nous a guidés rapidement à travers les pièces de sa maison jusqu'à ce qu'elle tombe en arrêt devant un grand buffet, aux étagères chargées d'objets et aux portes vitrées. Celles-ci, une fois ouvertes, ont laissé déborder une succession ininterrompue d'histoires et de souvenirs liés à des êtres chers, pour la plupart disparus [Aria e Bernardi, 2013]. Tandis qu'elle nous montrait de la vaisselle, des services reçus en cadeau ou en héritage, les vivants et les morts alternaient sans distinction majeure, prenant la forme d'objets devenus marqueurs éloquentes de relations. Conserver ces biens signifie pour Mirella

reconnaître ses liens avec les personnes de qui elle les a reçus et s'engager à les entretenir en une précieuse activité de sauvegarde.

Quand on évolue dans la maison de Lisa, proviseur retraitée vivant avec sa sœur au centre-ville de Carrare, on peut voir à l'œuvre la vitalité culturelle imprévue de choses apparemment insignifiantes, résiduelles et entièrement dépourvues de valeur marchande, et ainsi mieux cerner le rapport inextricable entre les objets et les personnes. Dans ce cas aussi, c'est l'ouverture d'une porte de meuble qui nous dévoile d'amples perspectives, en laissant s'écouler, comme une rivière en crue, l'enfance, la vie et les liens affectifs de cette dame austère et cultivée qui déclare tout en nous en montrant le contenu :

Il y a un peu de tout... depuis les livres jusqu'aux clichés d'IRM [...] Il y a le réveil de quand j'allais à l'école [...] il y a un tas de mots croisés français [...], avec mon crayon et pas de gomme... Ça, c'est une paire de lunettes que j'ai cassées en m'asseyant dessus ... du chocolat [...] Bref, ça, c'est moi.

Ce placard et ces choses apparemment sans valeur abritent son passé et son vécu et il lui est impossible de s'en défaire, même si elles sont désormais dépourvues de toute utilité pratique. Sur ces étagères sont déposés les fragments d'un vécu qu'il faut garder en mémoire, gardiens matériels permettant de le retenir et de le cristalliser, mais aussi expressions profondes de ses sentiments actuels : l'identité biographique de cette dame semble se matérialiser tout entière sur ces étagères, comme elle ne manque pas elle-même de le faire remarquer.

Une relation profonde entre les êtres et les choses se manifeste dans les deux cas que nous avons présentés. Nous pouvons la comprendre en nous appuyant sur les notions de singularisation et de biographie des objets, issues des travaux récents sur la culture matérielle que nous avons évoqués précédemment. Tout aussi pertinentes nous semblent les notions d'inaliénabilité et de densification, telles qu'elles s'expriment dans les relectures de l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss, entreprises par Annette Weiner [1992 ; 1994] et Maurice Godelier [1996 ; 2002]. Récupérant la notion de possession inaliénable, ces deux spécialistes des îles de l'Océanie ont questionné la distinction entre biens marchands, dons et objets sacrés. Tous deux ont attiré l'attention sur les mécanismes qui « densifient » les choses, c'est-à-dire qui les soustraient aux flux ordinaires de circulation

ou d'élimination, ou du moins qui les font circuler plus « lentement », en les plaçant au cœur d'une signification particulière en mesure de les transformer en médiateurs de mémoire et d'identité². Aux Trobriand comme aux Samoa, la caractéristique principale des objets denses ou inaliénables est leur lien indissoluble aux personnes : ils sont tellement chargés de l'histoire et de l'identité de leur propriétaire qu'on ne peut les en distinguer et par conséquent les aliéner, si ce n'est par transmission héréditaire. Dans les sociétés contemporaines, les processus d'individualisation et de densification peuvent être pilotés « d'en haut », à savoir par l'État ou d'autres institutions, afin de soustraire au marché certains biens publics, monumentaux ou mémoriaux, qui deviennent justement patrimoniaux ; mais l'on peut également les y soustraire « d'en bas », en constituant de petits patrimoines [Fournier, 2008] liés à la sphère privée et domestique.

Les maisons des familles toscanes de la classe moyenne que nous avons analysées présentent différentes typologies d'objets correspondant à ces caractéristiques – même en l'absence d'un statut qui leur serait explicitement attribué par les acteurs sociaux. Dans de nombreux cas, il s'agit d'héritages (ayant en général une certaine valeur économique) qui mettent en évidence les relations de « lignée » de la famille [Chevalier, 2002] et la continuité entre passé, présent et futur. Ce sont encore une fois les objets racontés, montrés et conservés par Mirella qui nous ouvrent des perspectives intéressantes, en plaçant sous nos yeux ce que l'on appelle les bijoux de famille. Bien que particulièrement précieux, ceux-ci sont tenus à l'écart des mécanismes de l'échange pour devenir les « solides points d'ancrage » [Godelier, 1996: 221] d'une descendance ou d'une cellule domestique. Ce rôle important revient aux choses ayant appartenu à sa mère, à ses tantes ou qui ont été réalisées à l'occasion d'événements particuliers, comme la célébration d'une naissance. Les bagues, les broches, les boucles d'oreille bénéficient d'un statut symbolique différent, en vertu duquel elles s'arrogent le privilège d'une transmission qui doit se faire – et c'est là un aspect que nous avons relevé à plusieurs reprises – via la lignée féminine. C'est pourquoi la circulation de ces biens est plutôt limitée, ou « lente », pour reprendre une expression chère à Weiner : c'est ainsi que la sauvegarde future des bijoux et pierres précieuses revient aux filles ou aux belles-filles, membres de la famille les plus à même d'assurer la continuité de la famille

et la permanence de ces bijoux « à la maison » [Aria e Bernardi, 2013].

■ Reliques et mémoire culturelle

Il existe cependant de nombreux autres objets dépourvus d'une telle valeur économique et n'empruntant pas des trajectoires certaines de transmission héréditaire, mais qui conservent malgré tout une densité et une aura sacrée, au point de faire figure de véritables reliques : il s'agit en effet de parties du corps de personnes (des cheveux, par exemple) ou le plus souvent d'objets ayant appartenu à des personnes éloignées ou disparues et qui sont restés en étroit contact avec elles. Dans ce cas, on peut préférer à la notion d'inaliénabilité celle, plus commune, d'« objets d'affection », catégorie utilisée par Pietro Clemente [Clemente e Rossi, 1999] dans le contexte muséal, par Véronique Dassié [2010] dans ses recherches ethnographiques en France et par certains chercheurs américains sur les *cherished possessions* [Csikszentmihalyi and Halton, 1981; Curasi, Price and Arnoulds, 2004].

L'appartement d'Angela, sculpteur et professeur d'arts plastiques dans le département de Carrare représente un cas particulièrement intéressant. Angela nous a accueillis dans une mansarde lumineuse, récemment rénovée avec grand soin : un appartement bien rangé, avec chaque chose à sa place, caractérisé par des objets de décoration réalisés par la maîtresse de maison elle-même, qui a personnellement mis la main à la pâte sur les murs et les terrasses avec des peintures, des décorations et des sculptures. Toute la décoration de la maison relève d'une esthétique minimaliste, excluant tout bibelot ou objet « inutile » (y compris les souvenirs et les photos). Pour Angela, la prolifération des objets constitue une « pollution » de son espace, qu'il faut au contraire laisser vide et dégagé de biens matériels trop riches en histoires et en liens qui, comme elle l'affirme, « empêchent de libérer l'esprit ». Avec toutefois une exception – d'autant plus significative qu'elle se situe dans ce contexte de design épuré et délibérément impersonnel – : sur sa table de nuit est posée une montre en or ayant appartenu à son père décédé depuis quelques années ; « c'est un souvenir de lui... je la remonte tous les soirs » [Aria e Bernardi, 2013]. Tandis que les photos et les portraits sont trop ostentatoires, pour cette décoratrice toute en sobriété, la montre paternelle est l'accessoire qu'elle choisit en tant

qu'objet qui lui est « cher » et porteur de mémoire : un bien incarnant un lien, contredisant, en phase totale avec les observations de Kopytoff [1986], la nette séparation entre dimension humaine et dimension matérielle et représentant du même coup la construction d'une relation de descendance exprimée davantage en termes d'affectivité que de lignée.

À l'opposé de ce dernier cas, il nous a été donné d'observer dans de nombreuses habitations un aménagement des espaces basé sur l'ostentation, où les fonctions pratiques sont presque étouffées par l'étalage d'objets fortement densifiés (même s'ils ne sont pas toujours chargés de valeur affective) pour jouer le rôle d'archives de mémoire culturelle. Nous avons visité des appartements où chaque surface libre est occupée par un ensemble disparate d'objets – photographies, vieilleries, jouets, bibelots et bien d'autres choses encore –, qui dans certains cas prennent la forme de véritables installations muséales. Les salons sont occupés par des coffrets, des vitrines, des étagères ouvertes sur lesquelles sont disposées des collections selon un ordre classificatoire rigoureux : pas nécessairement pour être montrées aux nouveaux visiteurs, mais parce que les espaces mêmes de l'intimité sont aménagés selon la logique de l'exposition et du musée. Nous en avons un témoignage dans les pratiques d'Anna et Luigi, mari et femme au seuil de la retraite, qui ont rempli leur maison de souvenirs, de valeur ou sans valeur, ramenés de leurs voyages à l'étranger au cours de toute une vie et occupant de leur présence tout espace disponible, sur les murs, les étagères, dans la transparence des vitrines ; ou encore celles de Vera, habitante de Carrare. Le salon de cette dame âgée et cultivée est une sorte de *Wunderkammer* où sont conservées des pièces rares du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle (vieilles photos, objets en argent, camées, vieilles montres, etc.) ayant appartenu à sa mère, sa grand-mère, des amies, donc chargées d'une valeur affective, mais qui sont exposées dans des vitrines évoquant le musée, comme pour représenter avec nostalgie le passé de la ville.

Apparaît ici avec force une tendance que l'on retrouve en fait dans chacun des cas examinés : la centralité des objets dans la construction de formes de mémoire culturelle. Située par des théoriciens comme Jan Assman en dehors de la famille (qui serait au contraire dominée par la mémoire généalogique ou communicative), la mémoire culturelle se laisse voir ici au cœur même de l'espace domestique. Ce phénomène est à mettre en rapport avec les processus d'individualisation et d'affaiblissement croissants des rapports

familiaux consacrés. Ces liens familiaux, qui ne sont plus imposés de l'extérieur, demeurent cependant fondamentaux pour l'identité individuelle. Autant ils peuvent sembler mouvants et discontinus, autant leur force et leur continuité doivent être construites culturellement. La maison est la principale arène de cette élaboration : on le voit aussi bien à l'occasion de cérémonies rituelles spécifiques (cadeaux, fêtes, invitations, anniversaires, célébrations) que par le biais des objets. Une large composante de la culture matérielle domestique consiste manifestement en archives de mémoire : documents, photographies, collections, souvenirs de voyage, reliques et objets d'affection sont là pour représenter des continuités biographiques et familiales, pour construire ces relations généalogiques avec le passé et l'avenir que l'on ne peut plus désormais considérer comme allant de soi.

Dans notre analyse des relations entre les personnes et les choses, il nous faut prendre en compte un autre élément : le tiraillement constant entre le besoin de conserver et l'impulsion de jeter, avec son corollaire, la tension entre la construction maîtrisée de la mémoire à travers les objets et l'incapacité à dominer les choses, voire même la condition déconcertante qui consiste à en être écrasé. C'est cette relation dialectique entre « l'impossibilité » de jeter et le plaisir de collectionner, de posséder et de ranger qui témoigne de deux modalités différentes mais corrélées du rapport aux biens matériels. La pratique ethnographique nous a amenés à être continuellement confrontés à la réticence des enquêtés à se défaire des choses, en un geste délictueux ou en d'autres cas libérateur, s'opposant à la pratique de la conservation. Il ne s'agit pas simplement de faire le ménage et de se débarrasser de vieilles bricoles. Tout se passe comme si se débarrasser d'un objet voulait dire interrompre le rapport que l'on entretient avec lui, rapport si intense que l'on s'appuie sur des termes tels que « libérer », « se libérer ». Fondamentalement, on a là une preuve de la difficulté à se libérer de l'inaliénabilité, de ces liens et de ces souvenirs qui donnent une forme et un sens aux choses et à leurs inséparables propriétaires.

Au cours de nos recherches, nous sommes tombés sur des « vieilleries » plus ou moins cachées et éparpillées entre caves, greniers et placards et que l'on ne peut jeter pour cause de réutilisation ou de resignification ultérieures ; ou bien à cause des liens importants qu'elles sauvegardent (et que l'on n'est pas en mesure de briser une fois pour toutes) ; ou encore, tout simplement parce qu'elles échappent par inertie au contrôle

quotidien et qu'elles finissent par exercer une domination silencieuse, justement dans l'inertie de l'accumulation³. C'est ainsi que les placards de Chiara et Valerio, jeune couple de travailleurs précaires vivant temporairement dans la maison ayant appartenu à la grand-mère de Chiara, voient s'entasser « toutes les affaires de ma grand-mère... tableaux, meubles anciens et aussi vieilles lettres... Ce sont des choses qui ont une grande valeur, je le comprends, mais je ne veux pas les garder dans la maison et je les cache » [Panebianco, 2012]. Il s'agit dans ce cas d'objets qui, ne pouvant être jetés ou vendus pour des raisons affectives, sont conservés loin des regards ; il en est de même de toutes les pièces du « trousseau » que la mère de Chiara lui a achetées et qui sont pour elle « trop démodées et tape-à-l'œil ». Mais ces mêmes placards conservent sur les étagères les plus accessibles « de belles choses » qui ont été tantôt resignifiées et destinées à de nouveaux usages, tantôt récupérées dans leur intégralité : c'est le cas des « assiettes à fleurs » reçues en dot et qui, à l'occasion d'un repas important, reviennent occuper le devant de la scène, parce que « ma mère a fait beaucoup de sacrifices pour me les acheter » et aussi parce que « ça me fait plaisir et j'ai vu qu'elles font leur effet ».

■ Des goûts bons et mauvais

Après avoir passé en revue différentes typologies d'objets domestiques liés à des mécanismes complexes de densification, nous nous concentrerons sur un autre thème ayant affleuré régulièrement au cours de notre recherche : la mobilisation des objets dans des stratégies de distinction et dans l'élaboration de styles et d'esthétiques sociales. Dans un passage célèbre de *La distinction*, Bourdieu affirme que « si l'on peut lire tout le style de vie d'un groupe dans le style de son mobilier et de son vêtement, ce n'est pas seulement parce que ces propriétés sont l'objectivation des nécessités économiques et culturelles qui ont déterminé leur sélection, c'est aussi que les rapports sociaux objectivés dans les objets familiers, dans leur luxe ou dans leur pauvreté, dans leur "distinction" ou leur "vulgarité", dans leur "beauté" ou leur "laideur", s'imposent par l'intermédiaire d'expériences corporelles [...] profondément inconscientes » [1979 : 83-84]. D'après Bourdieu, ces expériences inconscientes distinguent nettement les classes bourgeoises des classes populaires ouvrières qui sont au cœur de sa recherche sur les consommations

dans la France d'après-guerre. En particulier, tandis que la bourgeoisie se caractérise par une recherche esthétique et formelle permanente, la classe ouvrière (au capital économique limité et au capital culturel tout aussi bas) manifeste de nettes tendances « pratiques ». En fait, Bourdieu attribue deux tendances différentes au goût populaire. D'une part, un désintérêt pour les aspects esthétiques « purs », en particulier pour le formalisme et l'« art pour l'art » considéré comme futile et irrationnel [382-383]. D'autre part, l'imitation extérieure du style bourgeois qui, non maîtrisé, est interprété à travers des « substituts au rabais » : « mousseux en guise de champagne, simili au lieu de cuir, chromos à la place des tableaux » [450]. En réalité, ces deux tendances semblent en contradiction partielle entre elles. Dans le mobilier domestique, la première débouche sur la simplicité et le pragmatisme fonctionnel, la deuxième au contraire sur une prolifération de bibelots et d'objets décoratifs qui, vus de haut, semblent de mauvais goût : « le goût des breloques de fantaisie et des bricoles tape-à-l'œil qui peuplent "salons" et "entrées" de babioles et de bibelots de foire » [442]. Mais pour Bourdieu il s'agit d'une même attitude dérivant d'un désintérêt radical pour l'esthétique formelle ; selon lui, même les « embellissements » et les décorations sont pure « convention ».

Nous ne pensons pas être confrontés au cours de notre recherche à un écart si marqué entre goût « bourgeois » et goût « populaire ». Contrairement à nos attentes, les deux modèles ont fait preuve d'un pouvoir normatif et d'une cohérence syntaxique très marqués. En voici deux exemples qui peuvent les résumer : la maison de Mario et Franca, et celle de Maria.

Les deux premiers occupent une petite villa dans un quartier résidentiel sur les collines de Livourne : à l'époque de notre visite, Franca est une enseignante de 56 ans et son mari est un dirigeant d'entreprise de 64 ans, à la retraite depuis deux ans. Ils ont deux fils adultes, l'un, marié et l'autre qui vit encore avec eux. Il s'agit d'une maison de grandes dimensions, dans laquelle le couple a de toute évidence beaucoup investi et qui est au cœur de leur vie sociale (« toujours pleine d'amis ») et avec « un jardin très astreignant ». L'intérieur est subdivisé en deux parties, l'une définie comme « d'apparat » et l'autre plus rustique, plus sommairement aménagée. La partie d'« apparat » comprend un très grand salon avec deux coins occupés par des divans et des fauteuils autour de tables basses pour fumeurs, un téléviseur à écran plat, une petite cheminée et de nombreux meubles bas sur lesquels sont

exposés des objets à fonction essentiellement décorative ; s'y ajoute une salle à manger, occupée par une grande table de prix et des vitrines contre les murs. Le mobilier, dont une partie provient de la famille de l'épouse, est presque entièrement constitué de meubles d'antiquaires, mais dans un style assez épuré : leur bois sombre et poli se détache sur la blancheur des murs et dans l'extrême luminosité de la pièce. L'éclairage du salon provient de spots et de lampadaires, celui de la salle à manger d'un lustre central. Dans l'ensemble, ces pièces produisent une impression de soin méticuleux et de bien-être sans jamais déboucher sur l'étalage ou le luxe. Mario et Franca insistent sur le fait qu'il s'agit de pièces « souvent utilisées », comme toutes les autres parties de la maison : en témoigne la présence de certains objets fonctionnels et « qui jurent avec le reste », comme une bicyclette d'appartement et des bouteilles d'alcool. De toute évidence, tous deux estiment qu'il est de mauvais goût d'étaler le luxe uniquement pour « épater ». Les murs sont décorés de tableaux de différents genres, depuis des toiles du XIX^e jusqu'à des peintures plus modernes et des gravures, toujours dans des cadres de valeur. Les objets exposés communiquent eux aussi une impression de sobriété et d'équilibre : des pièces de vaisselle, quelques plantes, des services en étain ou en argent, des livres anciens. Il s'agit de biens en partie achetés expressément, en partie hérités de leur famille respective. Sur les meubles figurent aussi quelques photos dans des cadres en argent, représentant surtout leurs fils mais aussi des groupes d'amis. La chambre à coucher du couple est dans un style totalement différent : des meubles modernes de couleur blanche, parmi lesquels une bibliothèque et un petit bureau et, derrière le lit, un grand tableau non encadré représentant une Vierge à l'enfant.

Maria, quant à elle, est une veuve de 69 ans qui vit en appartement dans un quartier populaire de la même ville, Livourne. Elle a exercé des activités de secrétariat et de ménage dans plusieurs cabinets médicaux ; elle a deux enfants adultes qui ne vivent plus avec elle, et un compagnon qui fréquente sa maison épisodiquement. C'est un appartement de taille moyenne à petite, composé d'une zone jour comprenant une cuisine américaine et un salon qu'elle utilise aussi comme pièce de travail et une zone nuit avec deux chambres et une salle de bains. La cuisine est aménagée en blocs d'éléments ; le salon sur lequel elle donne, sans cloisons, est meublé sommairement : un canapé, un buffet aux portes vitrées et quelques étagères porte-objets. Les meubles sont modernes et sans grande valeur. Le style

d'ensemble pourrait être qualifié de « pratique » ou d'« essentiel » (au sens bourdieusien), si ce n'est que la plupart des objets visibles ont un but décoratif : il s'agit de bonshommes en plastique ou de peluches, de poupées, de bouquets de fleurs artificielles et de nombreuses photographies. Ces dernières, qui représentent surtout ses deux petites-filles, sont exposées un peu partout, presque toujours sans cadre : sur des étagères, sur les murs (dans des supports spéciaux), mais aussi glissées dans les montants de la vitrine et dans ceux de certains tableaux accrochés aux murs, qui représentent pour la plupart des paysages peints à l'huile, offerts par des patients à son mari infirmier. L'un représente une mer déchaînée et Maria dit qu'elle le garde uniquement parce qu'il a été peint par son beau-frère ; mais elle ne l'aime pas, il prend trop de place et elle l'a littéralement recouvert de photos de famille. Enfin, dans un petit couloir qui relie le salon aux chambres, campent deux photos format géant de sa fille et de son fils prises le jour de leur dix-huitième anniversaire. Au cours de la visite, Maria décrit minutieusement le contenu de la vitrine, dont les étagères sont ornées de dentelles brodées : la photo de son mari disparu, des tasses et des verres de différentes formes – des figurines, des petits souvenirs, des bouteilles miniatures, de vieilles bonbonnières. On dirait une illustration parfaite de ce que Bourdieu appelle « babioles et bibelots de foire ».

■ Existe-t-il une esthétique populaire ?

Compte tenu du grand écart existant entre ces deux cas, en termes de capital économique, culturel et social, les différences pourront sembler évidentes. Moins évident sera le fait qu'elles se présentent dans le cadre d'une syntaxe plutôt précise, que l'on retrouve ponctuellement dans beaucoup d'autres maisons visitées. C'est ainsi que les meubles d'antiquaires dont les surfaces polies accueillent des objets en argent ou des photos de petit format dans des cadres de prix sont un indicateur constant des habitations de la classe moyenne à capital culturel élevé ; même chose pour l'exposition d'objets anciens, parfois ethniques ou traditionnels, évoquant une profondeur historique ou des compétences artistiques. Dans cette classe sociale, c'est l'attitude de l'amateur éclairé, du connaisseur et du passionné qui sous-tend le choix du mobilier et de la décoration. C'est ce que révèlent les explications

détaillées fournies sur chaque objet au cours de la visite filmée, visant à démontrer que rien n'est là par hasard et que chaque élément est le fruit d'un choix éclairé. Et c'est ce que démontrent aussi par contraste les « justifications » immédiatement mises en avant dès lors que l'on se trouve en présence d'objets pouvant sembler « de mauvais goût » pour le sens commun. Des justifications marquées du sceau de l'ironie, comme pour démontrer que la présence du kitsch est tout à fait délibérée et comme « entre guillemets ». C'est le cas des boules de neige, souvenirs touristiques élevés au rang de parangon du kitsch. On en voit sortir certaines, par exemple, de l'armoire de Lisa – la dame du « Ça, c'est moi » que nous avons déjà rencontrée. « Ça, c'est ce que m'offrent les amis qui ne m'aiment pas », dit-elle avec une grimace, comme pour se justifier et désamorcer immédiatement leur dangereux potentiel de vulgarité. Même cas pour une autre enseignante, Chiara, dont la cuisine est envahie d'objets en forme de vache – tasses, pots, maniques –, dont elle s'empresse d'expliquer la présence par une sorte de clin d'oeil ironique avec ses amis, s'amusant à lui offrir les objets les plus kitsch qu'ils puissent trouver.

Ce qui distingue à l'inverse le style populaire de Maria, plus que les objets en eux-mêmes, c'est peut-être justement qu'elle ne se pose pas la question de sa légitimité. Si on lui demande le pourquoi de certains objets, elle répond en évoquant les circonstances de leur acquisition (une bouteille de vin avec sa photo sur l'étiquette, rapportée d'un voyage en Hongrie avec son compagnon actuel ; deux flacons d'eau-de-vie reçus à la fin d'un repas de cérémonie, etc.) ; ou bien elle répond de façon très vague, comme si la chose lui était indifférente et que ces objets particuliers ne dépendaient même pas d'un choix (« Bof, comme ça... »). En aucun cas elle n'avance de justifications esthétiques. La thèse de Bourdieu semblerait donc confirmée. Maria remplit des espaces réservés par convention aux « décorations » avec de la « pacotille » et « des bibelots de foire » ; elle reproduit un modèle bourgeois sur le mode mineur, mais en le vidant de ses contenus, sans manifester aucun intérêt ni investir aucune stratégie distinctive sur les aspects esthétiques et stylistiques. Ce qui ne convainc pas chez Bourdieu, c'est peut-être sa tendance à caractériser le « style » populaire uniquement par la négative, comme pure « absence » d'esthétique et d'investissement significatif dans la culture matérielle domestique. Lisons encore un passage de *La distinction* : « C'est ainsi que rien n'est plus étranger aux femmes des classes populaires que

l'idée, typiquement bourgeoise, de faire de chaque objet de leur intérieur l'occasion d'un choix esthétique, de porter jusque dans la salle de bains ou la cuisine, lieux strictement définis par leur fonction, l'intention d'harmonie ou de beauté ou encore de faire intervenir des critères proprement esthétiques dans le choix d'une casserole ou d'un placard » [441]. Les femmes des classes populaires sont ici définies uniquement *ex negativo*, par contraste avec l'attitude des bourgeoises. Du reste, dans toute son œuvre Bourdieu se montre hostile à l'idée de reconnaître une quelconque autonomie à la « culture populaire » : quand bien même les sujets subalternes revendiqueraient-ils en positif cette autonomie, celle-ci se révélerait illusoire, reflet inversé de l'exclusion et de la violence symbolique dont ils font l'objet. En conséquence, les femmes des classes populaires auraient un rapport hétéro-dirigé avec leur maison : pour elles, « les lieux socialement désignés pour être “décorés”, salon, salle à manger ou “living”, s'opposent aux lieux quotidiens, c'est-à-dire selon une antithèse qui est à peu près celle du “decorative” et du “pratique”, et on les décore, selon des conventions établies, bibelots sur la cheminée, sous-bois au-dessus du buffet, bouquet sur la table, sans qu'aucun de ces choix obligés suppose interrogation ni recherche » [441].

S'ensuit-il que les femmes de la bourgeoisie vivent dans un univers domestique profondément personnalisé et maîtrisé, tandis que celles de milieu populaire sont entourées d'une pacotille indifférenciée qu'elles ne dominent pas activement et qui, en définitive, représente leur propre état de dominées ? Il nous semble assez discutable que cela puisse s'appliquer à Maria et aux autres occupants de maisons populaires que nous avons enquêtés. Certes, Maria n'a ni l'intérêt ni la compétence nécessaires à une recherche esthétique formelle, et les objets présents dans sa maison répondent à des « conventions ornementales » plus banales que celles que l'on observe dans les maisons bourgeoises : les poupées sur le canapé, les « nappes » sur la table, les souvenirs dans la vitrine, etc. Mais cela n'implique en aucune façon que tous ces objets ne soient pas personnalisés, « densifiés », chargés d'une signification particulière en rapport avec la vie et les relations sociales de Maria. Une signification qui n'a rien de « pratique », au sens bourdieusien, et qui n'est au contraire pas moins culturelle ou symbolique que celle des objets plus raffinés de Mario et Franca.

Prenons par exemple les photographies, dont la maison regorge et qui, de toute évidence, tiennent particulièrement à cœur à Maria, puisqu'en faisant visiter les

différentes parties de sa maison, elle en parle toujours avant tout autre objet. Sont-elles « conventionnelles » ? Oui, dans un certain sens : Maria ne s'intéresse ni à la qualité formelle des photos, ni à l'esthétique de leur présentation. Comme nous l'avons dit, elles ne sont pas exposées dans des cadres précieux, ni alignées avec soin sur des surfaces bien entretenues comme pour un « autel domestique » [Bernardi e Dei, 2011]. Elles sont au contraire accrochées aux murs, parfois glissées dans des porte-photos « fantaisie » en plastique, coincées dans les montants des tableaux ou des meubles, collées sur le frigo, appuyées contre les tasses et les verres de la vitrine. Maria s'intéresse évidemment aux sujets : ses enfants et ses petites-filles, son compagnon actuel, ses chats. L'image du mari défunt n'est pas exposée, mais conservée dans la vitrine du salon, comme dans un sanctuaire. Mais beaucoup d'éléments de la maison parlent de sa présence : Maria ne manque pas de nous informer que c'est lui qui avait acheté ce meuble, que c'est à lui qu'on avait offert ces tableaux, etc. Tout dans la maison peut être ramené à un parcours biographique et à un réseau spécifique de relations. Des trois poupées qui campent sur le canapé, elle dit dans un premier temps que ses petites-filles les aiment bien, puis qu'elle aime bien, elle aussi, les regarder, qu'elle n'a pas pu en avoir dans son enfance car sa famille était trop pauvre. Le fait qu'elles puissent avoir l'air conventionnel à des yeux « bourgeois » (ce qu'est d'ailleurs le regard des chercheurs) n'enlève rien à leur « singularisation » en tant que dispositifs mnémoniques et indicateurs d'un rapport de descendance. Nous en revenons ainsi à la mémoire culturelle. Dans les maisons populaires tout autant que dans les maisons bourgeoises, les objets se densifient indépendamment de leur valeur économique et de leurs qualités esthétiques (qui sont cependant perçues en vertu de modèles socialement différenciés – ce qui fait que le caractère conventionnel ou vulgaire ne résulte jamais en soi d'un jugement neutre et qu'il n'est pas un trait distinctif d'un objet donné). Et cette densification, comme celle des biens inaliénables décrite par Weiner dans les sociétés océaniques, semble concerner surtout leur capacité à faire mémoire et en même temps

à faire famille : à maintenir au plan symbolique et rituel des liens de parenté de plus en plus flous et lâches au plan institutionnel, et de moins en moins consistants dans la routine de la vie quotidienne.

Peut-on parler à ce sujet d'une esthétique populaire ? Ou bien dans les maisons populaires n'observe-t-on qu'une densification « fonctionnelle » (affective, mémorielle) des objets, sans implications distinctives ? Certes, dans des maisons comme celle de Maria, on ne trouve pas la référence à des critères formels d'évaluation esthétique ni à un discours expert et certifiant – exigences incontournables de l'attitude distinctively « bourgeoise ». Cependant, on peut soulever quelques doutes quant à la conviction de Bourdieu, selon lequel il n'y aurait pas dans l'ameublement populaire de « personnalisation » mais seulement du « conventionnel » et du « pratique », ces deux concepts impliquant une passivité radicale des sujets subalternes. Nos observations révèlent au contraire une personnalisation active et, d'une certaine façon, une esthétisation accentuée au cœur même du style populaire. La singularisation culturelle des objets ordinaires, que nous nous sommes efforcés de documenter, nous semble inséparable d'une personnalisation distinctively au plan esthétique. Tout se passe comme si la culture de l'habité qui en découle se définissait par une cohérence positive qui lui est propre, et pas seulement en tant que résidu du style hégémonique ou comme un de ses sous-produits fragmentaires. ■

Traduit de l'italien par Odile Martinez
odimarti@free.fr

Nota : Né d'une recherche et d'une réflexion communes aux deux auteurs, cet essai a été rédigé par Matteo Aria pour les paragraphes « Choses et personnes » et « Reliques et mémoire culturelle » ; et par Fabio Dei pour « Des goûts bons et mauvais » et « Existe-t-il une esthétique populaire ? ». La partie « Visites vidéos virtuelles : enquête sur la culture matérielle domestique » quant à elle a été rédigée en commun.

I Notes

1. Silvia Bernardi, Linda Cafarelli, Cinzia Ciardiello, Micaela Morcaldo, Susanna Renzini (à l'époque inscrites au Master d'Histoire et de Civilisation de l'Université de Pise) ont participé à ces visites vidéos, et nous tenons à les remercier pour leur précieuse contribution.

2. Sur les récentes relectures anthropologiques de l'essai de Mauss et pour une analyse plus approfondie des notions d'inaliénabilité et de densification proposées par Weiner et Godelier, voir Aria 2008.

3. Il faut toutefois observer que ce phénomène est bien moins remarquable dans les

habitations toscanes en question que dans ce que révèle une récente recherche américaine, où il apparaît que l'un des traits marquants des maisons des classes moyennes de Los Angeles est justement l'invasion irréfrenable d'objets de consommation par lesquels les familles semblent dominées [Arnold, Graesh, Ragazzini *et al.* 2012].

I Références bibliographiques

- APPADURAI Arjun (ed.), 1986, *The Social Life of the Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ARIA Matteo e Silvia BERNARDI, 2013, « Storie straordinarie di oggetti ordinari » [« Histoires extraordinaires d'objets ordinaires »], in Maria Rosaria Pellizzari e Laura Guidi (dir.), *Nuove frontiere per la storia di genere, Atti del V Congresso della Società Italiana delle Storiche* [De nouvelles frontières pour l'histoire de genre, Actes du V Congrès de la Société Italienne des Historiennes], Salerno, Libreriauniversitaria.it : 905-914.
- ARIA Matteo, 2008, « Dono, hau e reciprocità. Alcune riletture antropologiche di Marcel Mauss » [« Don, hau et réciprocité. Quelques lectures anthropologiques de Marcel Mauss »], in Matteo Aria e Fabio Dei (dir.), *Le culture del dono* [Les cultures du don], Roma, Meltemi : 181-219.
- ARIA Matteo, 2012, « Cultura domestica e strategie di distinzione » [« Culture domestique et stratégies de distinction »], *L'uomo*, II (1-2) : 31-39.
- ARNOLD Jeanne E., Anthony P. GRAESH, Enzo RAGAZZINI et al., 2012, *Life at Home in the 21st Century. 32 Families Open Their Doors*, Berkeley, University of California Press.
- BERNARDI Silvia e Fabio DEI, 2011, « Gruppi di famiglia in un interno. Le fotografie nella cultura materiale domestica » [« Groupes de famille dans un intérieur. Les photographies dans la culture matérielle domestique »], *Studi Culturali*, VIII (2) : 275-94.
- BOURDIEU Pierre, 1979, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- BROMBERGER Christian et Martine SEGALIN (dir.), 1996, « Culture matérielle et modernité », *Ethnologie française*, XXVI, 1.
- CARRIER James, 1995, *Gifts and Commodities: Exchange and Western Capitalism since 1700*, New York, Routledge Chapman and Hall.
- CHEVALIER Sophie, 2002, « The Cultural Construction of Domestic Space in France and Britain », *SIGNS: Journal of Women in Culture and Society*, University of Chicago Press, 27, 3: 847-856.
- CLEMENTE Pietro e Emanuela ROSSI, 1999, *Il terzo principio della museografia. Antropologia, contadini, musei* [Le troisième principe de la muséographie. Anthropologie, paysans, musées], Roma, Carocci.
- CSIKSZENTMIHALYI Mihaly and Eugene HALTON, 1981, *The Meaning of Things: Domestic Symbols and the Self*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CURASI Carolyn F., Linda L. PRICE and Eric ARNOULD J., 2004, « How individuals' cherished possessions become families' inalienable wealth », *Journal of Consumer Research*, 31, 4: 609-22.
- DASSIÉ Véronique, 2010, *Objets d'affection : Une ethnologie de l'intime*, Paris, Éditions du CTHS.
- DEI Fabio, 2009, « Oggetti domestici e stili familiari. Una ricerca sulla cultura materiale tra famiglie toscane di classe media » [« Objets domestiques et styles familiaux. Une recherche sur la culture matérielle dans des familles toscanes de la classe moyenne »], *Etnografia e ricerca qualitativa*, 2, 2: 279-293.
- DOUGLAS Mary and Baron ISHERWOOD, 1979, *The World of Goods*, New York, Basic Books.
- FOURNIER Laurent-Sebastien (dir.), 2006, *Le Petit patrimoine des Européens : objets et valeurs du quotidien*, Paris, L'Harmattan.
- GIORGI Sabina e Clotilde PONTECORVO (dir.), 2009, *Culture familiari fra pratiche quotidiane e rappresentazioni* [Cultures familiales entre pratiques quotidiennes et représentations], *Etnografia e ricerca qualitativa*, II (2) : 191-293.
- GODELIER Maurice, 1996, *L'Énigme du don*, Paris, Fayard.
- GODELIER Maurice, 2002, « Some Things You Give, Some Things You Sell, but Some Things You Must keep for Yourself: What Mauss Did Not Say about Sacred Objects », in Eric Wyschogrod, Jean-Joseph Goux and Edit Boynton (eds.), *The Enigma of Gift and Sacrifice*, New York, Fordham University Press: 19-37.
- KOPYTOFF Igor, 1986, « The Cultural Biography of Things: Commoditization as Process », in Arjun Appadurai (ed.), *The Social Life of the Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press: 64-91.
- MILLER Daniel, 1987, *Material Culture and Mass Consumption*, Oxford, Blackwell.
- MILLER Daniel, 2008, *The Comfort of Things*, Cambridge, Polity.
- PANEBIANCO Giovanni, 2012, *Il visibile e l'invisibile. Un'analisi antropologica di cultura materiale domestica* [Le visible et l'invisible. Une analyse anthropologique de culture matérielle domestique], Mémoire de maîtrise en philosophie et formes du savoir, Université de Pise.
- WARNIER Jean-Pierre, 1999, *Construire la culture matérielle. L'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, Presses universitaires de France.
- WEINER Annette, 1992, *Inalienable Possessions: The Paradox of Keeping-While-Giving*, Berkeley, University of California Press.
- WEINER Annette, 1994, « Cultural Difference and Density of objects », *American Ethnologist*, 21, 2: 391-403.

I ABSTRACT

Families and the world of things: domestic material culture in Tuscan homes.

This paper is grounded on a research carried out in some Tuscan towns, concerning the material domestic culture of popular and middle class families. The main issues addressed are the links between persons and things, and the use of objects to build and strengthen family lineage and alliance relationships, the processes of keeping, collecting and exposing objects and material goods as forms of cultural memory. The paper also discusses the permanence of a clear gap between “bourgeois” and “popular” tastes. The paper argues that ordinary objects of everyday life are often “dense”, “singularized” and meaningful, far beyond their commodity status stressed by traditional critical theories of consumerism.

Keywords: Material culture. Daily life objets. Cultural memorie. Popular culture. Italy.

I ZUSAMMENFASSUNG

Die Familie und die Welt der Dinge. Häusliche Sachkultur in der heutigen Toskana

Der Artikel hinterfragt die Ergebnisse einer Studie über die häusliche Sachkultur in Familien verschiedener toskanischer Städte. Der Artikel behandelt die Beziehung zwischen Personen und Dingen, die Rolle von Objekten in der Bildung von Verwandtschaft- und Wahlbeziehungen sowie ihre Konservierung als Formen kultureller Erinnerung. Der Artikel diskutiert des Weiteren den Fortbestand einer Schere zwischen den „bürgerlichen“ und den „populären“ Vorlieben. Ziel des Artikels ist es, den Prozess einer „Verdichtung“ aufzuzeigen, der die alltäglichen Gebrauchsgegenstände einnimmt. Dieser geht weit über die entfremdete Tragweite hinaus, die ihnen die klassischen Theorien zum Konsum zuordnen.

Stichwörter: Sachkultur. Alltägliche Gegenstände. Kulturelle Erinnerung. Volkskultur. Italien.

I RESUMEN

La familia y el mundo de las cosas. La cultura material doméstica en la Toscana de hoy

El artículo analiza los resultados de una investigación sobre la cultura material doméstica de familias oriundas de varias ciudades toscanas. El artículo estudia la relación entre las personas y las cosas, el papel de los objetos en la construcción de las relaciones de parentesco y de alianza, de su conservación como formas de memoria cultural. Trata también del problema de la permanencia de una distancia entre gusto “burgués” y gusto “popular”. El artículo se esfuerza en demostrar los procesos de “densificación” que poseen los objetos ordinarios de la vida cotidiana, mucho más allá de la utilidad práctica que les atribuyen las teorías clásicas del consumo.

Palabras-clave: Cultura material. Objetos ordinarios. Memoria cultural. Cultura popular. Italia.

I RIASSUNTO

La famiglia e il mondo delle cose: cultura materiale domestica nella Toscana di oggi.

L'articolo discute alcuni risultati di una ricerca sulla cultura materiale domestica presso famiglie di alcune città toscane. I principali temi affrontati riguardano il rapporto tra persone e cose, e l'uso degli oggetti per costruire le relazioni di lignaggio e di alleanza dei nuclei familiari; la conservazione e l'ostensione di oggetti e beni materiali come forme di memoria culturale; la permanenza di un netto divario tra un gusto « borghese » e uno « popolare ». Nel complesso, l'articolo cerca di mostrare i processi di « densificazione » che percorrono gli oggetti ordinari della vita quotidiana, ben al di là del significato alienante che attribuiscono loro le più classiche teorie critiche del consumismo.

Parole-chiave : Cultura materiale. Oggetti ordinary. Memoria culturale. Gusto popolare. Italia.
